

C'est ainsi que, parti en quête du bus 108, j'ai plongé tête baissée dans l'impitoyable frénésie urbaine, fourmi parmi les fourmis, happé dans le flot impétueux de la foule. Par je ne sais quel hasard, j'étais resté jusqu'à présent à l'écart de cette marée humaine qui avance comme un irrépressible mascaret, hommes, femmes, enfants malingres, qui courent vers je ne sais quelle occupation pressante et auquel il est impossible de résister. Il m'a fallu lutter à coups de coude, à coups d'épaule pour rejoindre un arrêt de bus à contre-courant. Il ne me restait plus qu'une avenue à traverser, une de ces larges artères qui débouchent comme un entonnoir sur une place circulaire. Catapultés sur le rond-point, bus, mobylettes, camionnettes et autos en tous genres se frôlent, s'effleurent et s'enchevêtrent, chaque conducteur pressant son klaxon pour intimider l'autre, un coup je passe, deux coups je t'écrase, la véhémence du chauffeur de bus n'ayant d'égal que l'inconscience du motocycliste dépoitraillé qui transporte sa petite famille au complet sur sa monture. Sans parler du cycliste kamikaze qui zigzague en jouant frénétiquement de sa sonnette. Une foire d'empoigne doublée d'une invraisemblable cacophonie, au milieu de laquelle moi, frêle piéton abasourdi par le raffut, devais me jeter, tel le gladiateur nu, sans passage clouté pour refuge. J'ai eu alors la confirmation que l'automobiliste indien refuse l'usage des freins. Peut-être n'en a-t-il pas, peut-être craint-il de les user ? Toujours est-il que, piéton ou pas devant son capot, il fonce pied au plancher. Le pauvre diable qui veut traverser ne peut compter que sur la chance - et de bonnes jambes - pour arriver sauf de l'autre côté de la rue. Les mères agrippent leurs progénitures, les vieillards oublient leurs rhumatismes, les lépreux huilent les roulettes de leur chariot, et tous plongent dans le fleuve d'acier. Assurément Ganesh plane au-dessus d'eux pour ouvrir la voie. Mais s'il y a une tête brûlée que le dieu peut

abandonner au pare-chocs brinquebalant d'une Tata furieuse, c'est l'étranger. Autant dire moi qui avais pour habitude de traverser paisiblement la chaussée sous le regard haineux mais désarmé de mes compatriotes automobilistes ; sûr de mon droit, je n'aurais pour rien au monde forcé l'allure. Bienheureux piéton qui se sait protégé par le code de la route !

Trois bus m'étant déjà passés sous le nez, je me suis élancé au trot derrière un jeune Indien rayonnant de santé. L'athlète m'a distancé. J'ai frôlé de peu la rencontre avec une mobylette, rentré le ventre pour éviter le rétroviseur déjà borgne d'un taxi, puis les fesses afin de les sauver d'une rencontre fortuite, mais non moins fâcheuse, avec le garde-boue d'un camion, pour parvenir perclus de peur et de crampes sur le trottoir opposé. Je me suis juré de me prosterner sous la trompe du premier éléphant qui croiserait ma route.

Il ne manquait plus que la pluie. Elle s'est mise à tomber brutalement ; d'abord d'énormes gouttes ont éclaté sur le sol poussiéreux, puis une véritable cataracte a noyé la ville sous un rideau opaque. Les grains d'avant l'orage qui balayent la France au printemps ne sont que de légères bruines en regard de ce déluge assourdissant. Chanceux alors les passants qui s'étaient précipités sous les porches voisins ; les autres, avec ou sans parapluie, continuaient leur chemin, les vêtements collés aux flancs. Entre nous, le coupe-vent que vous préconisez n'a pas sa place sous des latitudes où le ciré breton, capuche et poignets dûment ajustés, trouverait en revanche toute sa légitimité.

Lorsque par miracle le bus 108 est arrivé, j'ai été littéralement propulsé à l'intérieur, les pieds touchant à peine terre, un bras broyé entre deux torsos, l'autre douloureusement coincé dans le dos, seule ma tête émergeait de cette masse exsangue. La lanière de mon appareil photo me sectionnait le cou et une goutte qui avait glissé de ma tempe jusqu'à mon oreille me démangeait le lobe droit, mais il était hors de question d'extraire ne serait-ce qu'un doigt de cette concrétion malodorante. Sans pardon ni excuses, les hommes écrasaient les femmes qui protégeaient leurs petits, le chauffeur ignorait l'avalanche de corps qui heurtait le

pare-brise à chaque coup de volant. Je me laissais aller au mouvement erratique de cette arche de Noé. Au dixième arrêt, j'ai brutalement atterri sur un siège vacant. La pluie fouettait les vitres closes, des ruisseaux d'eau roulaient dans les caniveaux, les égouts dégorgeaient une concoction sans nom et les façades lépreuses des immeubles dégouлинаient d'une moisissure noire teintée de vert pareilles à de vieilles pleureuses trop lourdement fardées. J'ai soulevé mon coupe-vent pour constater que ma banane était trempée, en ai rapidement rabattu le tissu. Trop de paires d'yeux plongeaient dessus.

J'ai détourné la tête. Sous mon nez, une main squelettique émergeait d'un sari flamboyant pour tenter de s'agripper à un support quelconque. J'ai tapoté l'épaule anonyme pour faire signe que je cétais ma place. Mal m'en a pris. Alors que je m'attendais à un sourire reconnaissant, pour le moins à un hochement de tête poli, la femme m'a jeté un regard courroucé tandis qu'un homme profitait de me voir à moitié levé pour glisser son postérieur sur mon siège, me laissant genoux défléchis, sans l'espace suffisant pour me tenir ni debout ni assis, nez à nez avec la vieille peau qui avait snobé ma galanterie, toute française j'en ai peur. Et pour finir le malotru m'a bombardé d'œillades furibardes à chaque fois qu'un coup de frein m'envoyait choir sur ses genoux. Sans parler de ce voisin sans-gêne qui m'a tordu le poignet pour lire l'heure à mon bracelet- montre. A-t-on idée !

L'Inde rend fou, dites-vous ? Mais comment lui résister ! Tout s'y échauffe, le corps comme l'esprit. Vous affirmez que sept cents millions d'Indiens croient en l'ordre suprême ? Vu le chaos qui règne ici-bas, on comprend qu'ils aspirent à la sérénité cosmique. Mais l'attitude pour le moins cavalière de mes compagnons de bus me donnait à penser qu'ils n'en avaient pas fini avec leur cycle de réincarnation. Chez nous, je n'aurais pas donné cher de leur passage au paradis. Avec un peu de chance, le purgatoire, et pour l'éternité.

Chacun pour soi et dieux pour tous, telle est la devise à Bombay, l'avantage étant que les divinités sont pléthores. À raison d'ailleurs, car Dieu le père y perdrait son latin, bien que secondé par son fils Jésus-

Christ. Mais de divinités, il n'y en avait pas pour moi, pas le plus modeste avatar. Quand j'ai réalisé que le bus faisait demi-tour, j'ai décidé de descendre au plus vite, jouant des coudes et des genoux sans plus de scrupules. Le chauffeur alerté par mes cris a ralenti son engin et m'a fait signe de sauter en marche. Oui, en marche. Ce qui vous l'avouerez lui aurait valu un licenciement immédiat dans nos contrées civilisées. J'ai hésité, croyant à une plaisanterie, mais comme il n'arrêtait toujours pas sa machine et au contraire accélérât, j'en ai déduit que c'était la coutume locale. Un éclopé de plus n'allait pas entacher le paysage. J'ai atterri brutalement, quoique sur mes deux pieds, et c'est un miracle vu les trois whisky ingurgités plus tôt, dans une flaque nauséabonde. Il m'a fallu rétablir au plus vite mon équilibre pour éviter d'être fauché par la voiture qui suivait. Les blasés de la vie devraient venir en Inde. Frôler la mort à chaque seconde leur ferait comprendre ô combien l'existence est précieuse. Les suicidaires n'auront qu'à laisser faire le hasard en attendant la délivrance... Pour ma part, je n'ai jamais voulu mourir, pas même au coeur d'une adolescence pire qu'ingrate. Sachez qu'en plus d'être affublé d'une peau acnéique, je m'étais abîmé les yeux à force de lecture et ma mère n'avait pu m'offrir que des lunettes premier prix qui, à l'époque, étaient un repoussoir à midinettes.